



**HAL**  
open science

**Compte rendu de Ge Zhaoguang, What is China ?  
Territory, Ethnicity, Culture & History, translated by  
Michael Gibbs Hill, Cambridge (Mass.): The Belknap  
Press of Harvard University Press, 2018, 201 pages**

Damien Chaussende

► **To cite this version:**

Damien Chaussende. *Compte rendu de Ge Zhaoguang, What is China ? Territory, Ethnicity, Culture & History, translated by Michael Gibbs Hill, Cambridge (Mass.): The Belknap Press of Harvard University Press, 2018, 201 pages. Études Chinoises, 2020, 39, pp.345-349. hal-04310032*

**HAL Id: hal-04310032**

**<https://hal.science/hal-04310032>**

Submitted on 27 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture & History*, translated by Michael Gibbs Hill, Cambridge (Mass.) : The Belknap Press of Harvard University Press, 2018, 201 pages.**

Cet ouvrage est la traduction anglaise d'un livre précédemment publié en 2014 à la Oxford University Press de Hong Kong sous le titre *He wei Zhongguo : Jianguyu, minzu, wenhua yu lishi* 何為中國：疆域，民族，文化與歷史, lui-même précédé par une version en japonais parue peu avant sous le titre *Chūgoku saikō: Sono ryōiki, minzoku, bunka* 中国再考：その領域、民族、文化 (Tōkyō, Iwanami Shoten, 2014).

Il a été traduit et enrichi d'un avant-propos par Michael Gibbs Hill, sinologue du William & Mary College (Virginie), spécialiste de l'histoire intellectuelle des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles chinois. L'ouvrage n'est pas un essai d'un seul tenant, mais une mosaïque d'écrits pour la plupart déjà publiés sous différentes formes (articles, cours ou conférences), notamment dans le *magnum opus* récent de l'auteur, *Here in "China" I dwell* (*Zhai zi Zhongguo* 宅茲中國, Leiden, Brill, 2017). Plusieurs de ces textes ont été rédigés à l'occasion de prises de parole à l'étranger, au Japon, en Corée ou en Thaïlande.

L'objectif de Ge Zhaoguang est défini clairement dans la postface : « What I hope to share with readers in this book is how a Chinese scholar understands “China”, “Chinese history”, and “Chinese culture”. » (p. 149) Ce livre est donc une sorte d'essai-témoignage et c'est ainsi qu'il faut le considérer. En effet, qui s'attendrait, comme pourrait le suggérer le titre, à une sorte de réflexion déconstructiviste sur les fondements historiques de l'entité territoriale chinoise actuelle serait fort déçu, car l'auteur cherche davantage à mettre en avant l'histoire de la construction de la Chine en tant que nation, qu'il considère comme très singulière. Comme il l'explique dans l'introduction, il s'emploie chemin faisant à répondre aux théories déconstructivistes ou post-modernes de la recherche actuelle (notamment américaine) et à démontrer que l'évolution européenne de la formation des États-nation n'est pas applicable à la Chine.

Pour tout dire, la lecture de l'introduction fait craindre le pire pour la suite, tant elle comporte d'affirmations tranchées et discutables. Ge insiste tout particulièrement sur la singularité de la Chine d'une façon qui en devient presque choquante :

“As a state, the true nature of China can be understood neither through a simple application of the European concept of empire nor through the use of definitions or theories of the early modern European nation-state. Questions concerning China's territories, nations and peoples, faiths, territorial boundaries, and identities are far more complicated than for any other country in the world.” (p. 3)

Ailleurs, le propos est si schématisé qu'il en devient faux sur le plan historique :

« All the way down to the Sui and Tang dynasties, China still maintained an empire that reached across much of East Asia and exercised a substantial degree of control over the various people within its territories. » (p. 4)

C'est oublier ici la période de fragmentation territoriale des III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles où précisément aucun empire unique ne gouvernait l'écoumène chinois, à l'exception de la courte unification des Jin entre 280 et 317. Par ailleurs, dire que l'empire chinois atteignait la plus grande partie de l'Asie orientale est très exagéré...

Ailleurs encore, Ge évoque le Japon :

“since at least the times of the Sui and Tang dynasties, Japan has had a consciousness of itself as occupying a position of parity with China, but it would probably not be until the Yuan dynasty [...] that a true orientation toward one’s own state began to develop in political, economic, and cultural terms.” (p. 6)

Il me semble que les souverains japonais n’ont pas attendu l’époque mongole pour se sentir les égaux des monarques chinois, pour preuve le célèbre passage du *Suishu* 隋書, cité pourtant en note par Ge, où l’empereur du Japon se présente lui-même comme un Fils du Ciel (*tianzi* 天子) (note 8, p. 155).

Heureusement, la suite de l’ouvrage ne contient pas de raccourcis aussi trompeurs ou d’affirmations aussi discutables. Les cinq chapitres qui suivent sont thématiques et proposent chacun une perspective historique différente sur le sujet : la vision du monde, les frontières et le territoire, la question des peuples, le multiculturalisme, les rapports avec la Corée et le Japon. Il se termine par un chapitre sur la place de la Chine dans le monde actuel.

S’agissant au départ de textes indépendants, l’ouvrage foisonne d’exemples et de données ; cela dit, l’auteur revient à plusieurs reprises sur quelques thèmes qui semblent lui être chers. L’une des idées fortes de Ge Zhaoguang est le passage de l’idéologie du « Monde sous le Ciel » (*tianxia* 天下) à celui de la « Myriade d’États » (*wanguo* 萬國), pour reprendre les expressions qu’il emploie, c’est-à-dire le moment où l’empire chinois prend conscience qu’il existe de par le monde des États qui lui sont égaux sur le plan politique. Pour Ge ce passage est progressif, mais l’un des moments clés est celui des Song, en particulier lorsque ceux-ci sont contraints d’établir une sorte de relation diplomatique égalitaire avec les Khitans, avec/par la reconnaissance d’une frontière entre les deux États (un processus sur lequel Ge insiste beaucoup). Même si cette idée est convaincante, Ge Zhaoguang n’insiste sans doute pas assez sur le fait que les connaissances sur le monde extérieur n’ont pas conduit à un changement paradigmatique dans les relations étrangères des empires Ming ou Qing. Ce fut la brutalité des puissances occidentales qui causa ce changement, non le savoir.

Un autre thème clé du livre est la question du multiculturalisme de la Chine. On le sait, la République populaire actuelle se définit comme un État pluriethnique (*duo minzu guojia* 多民族國家). Ge s’emploie à montrer que ce caractère est ancien et que l’ethnie Han elle-même est issue d’un mélange de peuples et de cultures. Il rappelle de manière judicieuse qu’à la chute de l’empire des Qing – empire multiethnique s’il en est – la question se posa de savoir si la République devait se fonder uniquement sur la population Han (et donc se limiter à la Chine des dix-huit provinces héritées des Ming) ou si elle devait inclure aussi les autres populations et territoires contrôlés par les Qing (notamment la Mongolie, la Mandchourie, le Xinjiang et le Tibet). La seconde solution fut finalement choisie sous le principe « la République des cinq ethnies » (*wuzu gonghe* 五族共和) ; les cinq ethnies en question étant les Han, les Mandchous, les Mongols, les Hui et les Tibétains, ouvrant ainsi la voie aux distinctions ethniques faites sur le modèle soviétique qui caractérisent la République populaire fondée en 1949.

Ge Zhaoguang revient, dans le chapitre consacré à l’« ethnicité », sur la création de l’Academia Sinica en 1928 (p. 77), fondée, selon lui, non seulement afin de mieux comprendre les territoires et les peuples de la jeune République mais aussi de répondre à l’orientalisme japonais et européens. Les savants chinois de l’époque s’employèrent à montrer que la culture et le peuple chinois étaient indigènes, manière de répliquer aux théories, en

vogue dans certains milieux savants européens, qui voulaient que la culture chinoise vînt de l'Ouest, les vrais indigènes étant les Miao. Ge met ainsi en lumière le fait que de nombreuses études furent menées à cette époque pour montrer que tel ou tel peuple appartenait à la « généalogie » du peuple chinois et pour prouver, d'une certaine manière, l'existence de la « grande famille de la nation chinoise » (p. 84). Ainsi, dès sa création, l'Academia Sinica poursuivait un but tout autant politique que scientifique.

De manière plus générale, on sent l'auteur assez embarrassé lorsqu'il s'agit de définir la « culture chinoise ». Tout en mettant en avant les échanges de la Chine avec l'étranger sur les plans économiques, religieux et sur celui des idées, et tout en soutenant que la culture chinoise ne se limite pas à la culture Han, il admet qu'elle en est le cœur. L'unification impériale réalisée sous les Qin et les Han est pour lui fondamentale, et si le noyau culturel formé à cette époque fut remodelé par la suite, notamment par des influences étrangères, il n'en demeure pas moins le « cultural mainstream » de la Chine, pour reprendre une expression qui revient souvent. Ge met particulièrement en lumière l'importance des Song dans la construction de l'identité chinoise. Ils opèrent une sorte de recréation de la culture prenant pour cadre le peuple Han et d'une éthique fondée sur la pensée confucéenne (p. 109).

Si l'auteur ne donne pas de définition précise de ce qu'est pour lui la culture Han traditionnelle, il en énumère cinq facettes clés : 1. l'écriture chinoise 2. la structure familiale, celle du clan et de l'État, 3. les trois enseignements (confucianisme, taoïsme, bouddhisme) et leur unité (*san jiao he yi* 三教合一) 4. les rapports de l'homme et du Ciel (c'est-à-dire la cosmologie corrélatrice du *yin*, du *yang* et des cinq agents) 5. la théorie du *Tianxia* et les relations internationales fondées sur le tribut.

Au final, ce petit ouvrage atteint son objectif qui est de donner quelques clés afin de comprendre comment un intellectuel chinois d'aujourd'hui se débat (souvent avec peine) entre deux pôles irréconciliables : celui d'une tradition historique locale fortement conservatrice et celui d'une approche hypercritique et déconstructiviste.

Damien Chaussende, CNRS-CRCAO